

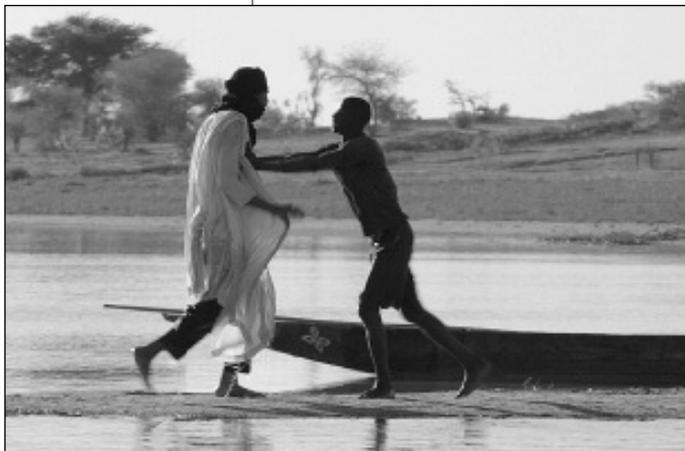
A hauteur d'homme

Timbuktu, d'Abderrahmane Sissako

En sortant du cinéma, encore ému par *Timbuktu (Le chagrin des oiseaux)*, j'entends à la radio que l'armée française au Mali a tué le chef d'un groupe djihadiste. Le film d'Abderrahmane Sissako, cinéaste mauritanien élevé au Mali et vivant à Paris, s'inspire d'événements datant d'il y a deux ans, lorsqu'une coalition de groupes salafistes terrorisait le nord du Mali.

Un jour, alors que l'actualité mondiale se focalisait sur la présentation d'un nouvel iPhone, est apparue sur Internet une vidéo où un couple malien se faisait lapider pour avoir eu des enfants sans être marié devant Dieu. De l'indignation éprouvée par le réalisateur ce jour-là est né ce film d'une grande dignité, traitant d'une actualité brûlante avec distance, talent et humanité. « Il

« *Timbuktu* »



●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

n'y a pas un seul barbu dans le film. Je ne veux pas m'engouffrer dans les clichés ni évoquer la violence de façon spectaculaire », dit Sissako, l'un des rares cinéastes d'Afrique Noire à avoir une notoriété internationale.

Timbuktu montre comment un groupe de fanatiques armés impose la *charia* aux habitants de « la perle du désert ». Dans cette ville classée par l'UNESCO au patrimoine mondial de l'humanité, les islamistes commencent par tirer sur les statues. Puis ils sillonnent les rues en édictant leurs règles ineptes par mégaphones : cigarettes, musique et ballons sont interdits, ainsi que de « rester devant les maisons à faire n'importe quoi » ; voiles, chaussettes et gants sont obligatoires pour les femmes. Les patrouilles qui pourchassent nuit et jour toute conduite déviante s'avèrent d'autant plus grotesques que Tombouctou semble un village.

Sissako filme à hauteur d'homme et fait ressortir la complexité, les contradictions et les ridicules de ces djihadistes d'origines disparates : un ex-rappeur belge balbutie sans conviction son texte pour une vidéo de propagande ; un Français fume en cachette et convoite une femme mariée ; un Libyen pontifie « tu ne peux aller contre ton destin » face à celui qu'il vient de condamner à mort. Ils parlent foot comme au bistro, écoutent l'imam local (quoique sans l'entendre), ont de petits

gestes de compassion (avant de commettre un acte cruel).

Les habitants leur résistent comme ils peuvent : une femme, condamnée à 40 coups de fouet pour avoir chanté chez elle, reprend son chant sous les coups ; des jeunes organisent des matchs de foot sans ballon ; et dans le désert enviro- nnant, un couple de Touaregs est resté alors que tous leurs voisins ont fui. Ils vivent paisiblement avec leur fille et un petit berger, jusqu'à ce que leur dignité et leur grâce se brisent, dans leur éclatante beauté, contre la barbarie.

Une toile patinée

Mr. Turner retrace les 25 dernières années de la vie du peintre britannique considéré comme un précurseur de l'impressionnisme et connu pour ses marines. Timothy Spall¹ campe un artiste sensible mais bourru, communi- quant par grognements, entre l'ours mal léché et le bouledogue dys- pnéique. Son pas est lourd, son souffle court, mais son esprit est affûté et son œil visionnaire.

Si vous avez été impressionné par les films rugueux de Mike Leigh,² *Mr. Turner* risque de vous décevoir : c'est le plus académique, le plus patiné, le moins fort des films du grand réalisa- teur anglais de 71 ans. On retrouve néanmoins son goût pour les person- nages à la sensibilité à fleur de peau et comme sous pression intérieure, les marginaux à la gestuelle singulière, les présences fortes, absentes au monde ordinaire.

Turner, en compagnie, peut être vif et direct, ou dans ses pensées, mélanco- lique. Mais alors que le génie du ro- mantisme est présenté comme obsédé par sa création, il n'est pratiquement pas montré au travail. On le voit affec- tueux avec son père, qu'il a comme assistant ; brut avec sa dévouée gou- vernante, qu'il trousse à l'occasion ; fuyant avec la femme et les enfants qu'il a abandonnés ; à l'aise avec la propriétaire d'une pension en bord de mer, avec qui il finit sa vie.

C'est à travers son regard que l'on dé- couvre l'Angleterre géorgienne de la première moitié du XIX^e siècle : un regard tantôt distancié, sur l'aristocra- tie ou sur l'Académie royale (dont il est membre titulaire depuis l'âge de 27 ans), tantôt triste, sur les jeunes filles en particulier... Mais on ne comprend pas ce qui embrume ce regard et ce qui meut le *peintre de la lumière* : il a 50 ans au début du film, et ses blessures passées (la mort de sa sœur, la folie de sa mère) sont à peine évoquées.

Le processus de création a quelque chose de mystérieux, et en tant que spectateur, il est toujours agréable de se rapprocher d'un peintre qu'on aime. Cependant le projet de Mike Leigh m'échappe : son film n'est ni vraiment biographique ni très personnel. L'écart entre ce qu'un peintre voit et ce qu'il produit constitue, par exemple, un es- pace d'investigation privilégié ; or le travail à ce niveau reste très en surface, avec des paysages platement rendus. Cela dit, dans une scène très amu- sante, un jeune peintre rabat le caquet de John Ruskin - le critique d'art qui portait Turner aux nues et qui est pré- senté ici en précieux ridicule - en lui rappelant l'abîme qui sépare l'expé- rience de l'artiste de celle du critique. *Indeed !* Dont acte !

P. B.

1 • Sa prestation lui a valu le Prix d'interpréta- tion masculine à Cannes.

2 • *Naked* (1993), *Secrets and Lies* (1996), *Happy-Go-Lucky* (2007).